



**Collection Témoignages**

# **Séjours en Martinique**

## **1900 — 1903 et 1904 — 1907**

**« Pièce, Feu ! »**

**3<sup>ème</sup> partie**

**Colonel René Pierre LOTTE**

22 novembre 1943



René, Pierre L O T T E  
Colonel d'ARTILLERIE COLONIALE EN RETRAITE

-:-:-

P I E C E - F E U !

-:-:-

3<sup>ème</sup> PARTIE

-:-:-

A L A M A R T I N I Q U E

-:-:-

A AIX-LES-BAINS

Le 22 Novembre 1943.

Signé : R. LOTTE.



Après mes dures campagnes du Dahomey (1892-93) et de Madagascar (1896-97) ma santé s'était trouvée ébranlée et j'étais sujet à de fréquents accès de fièvre paludéenne. J'avais un réel besoin d'accomplir en France un séjour prolongé pour me rétablir, et c'est le principal motif pour lequel, en 1898, j'avais demandé et obtenu, après commun probatoire, l'autorisation de suivre les cours de l'École d'application, ce qui m'assurait deux années dans la Métropole.

Avant d'entrer à l'école, je m'étais marié en Juillet 1898, et étais heureux que ma jeune femme n'eût pas à redouter une séparation dès notre entrée en ménage.

À ma sortie de l'école, en Octobre 1900, j'apprends ma désignation pour la Martinique et mon affectation à la Direction d'artillerie de Port-de-France, où je vais pouvoir mettre en pratique les connaissances théoriques que je viens d'acquérir.

Nous nous embarquons à BORDEAUX, le 1er Novembre, ma femme, ma fille aînée âgée de 18 mois et moi, sur un médiocre paquebot de la Cie Générale Transatlantique. Le temps est mauvais, et notre bateau, peu confortable, est bondé de passagers, Sud-Africains pour la plupart, retournant dans leur pays après une visite à l'Exposition Universelle.

Comme Capitaine d'artillerie, Commandant des Troupes passagères à bord, je dois me contenter d'une banquette exigüe dans une cabine occupée par deux Vénézuéliens, le père et le fils, qui se prélassent dans les deux couchettes. Ma femme et ma fille se voient attribuer une unique couchette dans une cabine médiocre, éloignée de la mienne, et en compagnie de la femme de chambre mulâtresse d'une riche famille Colombienne.

La Cie Transatlantique manque parfois de tact et du sens le plus élémentaire des convenances.

Je réclame en vain. Je suis réquisitionnaire et les autres sont payants, et ceci prime cela.

Le début de ma femme dans la vie coloniale est peu encourageant et, aggravées par le mal de mer, ses premières impressions sont franchement mauvaises.

Après une quinzaine de jours d'une traversée peu agréable, par grosse mer, nous arrivons à Port-de-France vers la mi-novembre, de nuit et par mauvais temps.

Malgré l'heure tardive, il est 10 heures du soir, et la pluie, plusieurs camarades, selon la tradition, montent à bord pour nous souhaiter la bienvenue, et se mettre à

.....

à notre disposition en vue de nous faciliter le débarquement et au besoin de nous héberger à terre .

Parmi eux se trouve mon ami très intime, le Capitaine de COPPENS, de mon âge et de ma promotion.

De Coppens et moi nous avions fait nos études simultanément au Lycée de CHERBOURG; nous avions été admissibles à l'École Navale et, après notre échec à l'oral, nous nous étions l'un et l'autre engagés dans l'Artillerie de Marine à LORIENT.

De COPPENS était Créole de la Martinique et sa jeune femme, également Créole, avait été élevée en France. Son père, Mr BONNEVILLE, était caissier principal de la banque de la Martinique.

En apprenant notre arrivée, cet excellent ami avait arrêté pour moi une maison voisine de la sienne, place de la Gendarmerie.

En attendant que nous puissions nous installer chez nous, le jeune ménage nous accueille au foyer familial avec ce grand cœur et ce désintéressement qui caractérisent les Créoles des Antilles et dont j'aurai l'occasion de reparler dans le cours de ce récit.

Notre impression en débarquant le lendemain de notre arrivée, n'est pas très favorable. Le temps sombre et pluvieux et des nuages denses masquent complètement la vue du côté des montagnes.

FORT-de-FRANCE s'offre à nous sous l'aspect d'une petite ville sans originalité, sans caractère propre . Les rues sont étroites, et beaucoup de maisons d'apparence assez pauvre sont construites en bois. La ville est au ras de l'eau, bloquée entre un arroyau infect, la Rivière Madame, dépôtoir encombré de détritus, un quartier dégoutant, la Levée et les terres Sainville, du genre de la Tône Parisienne, et le Fort Saint-Louis petite presqu'île de 800 mètres de longueur qui s'avance dans la baie et qui sert d'assise à un vieil ouvrage de fortification assez imposant, sans valeur militaire, et dont le rôle théorique est de défendre l'entrée de la rade.

La ville ne comporte aucun monument, à l'exception de la statue en marbre blanc de l'Impératrice Joséphine érigée sur la Savane, seul endroit dégagé et agréable, au bord de la mer, et rendez-vous de toutes les élégances de la cité.

.....

Ma femme sympathise vite avec madame de COPPENS qui devient au bout de peu de temps une très bonne amie. Ma fille aînée, trouve une camarade de jeu en la personne de Yolette de COPPENS de deux mois moins âgée.

Dans la matinée je fais mes visites officielles d'arrivée et prends un premier contact avec mon Chef le Lt-Colonel SERBAULT, homme d'environ 45 ans, vigoureux et bourru.

Doué d'une vaste intelligence et ayant la réputation d'un savant météorologiste, le Lt-Colonel Directeur est d'abord peu accueillant; il ne rit, ni ne sourit, et son ton est brusque et cassant. Il exige dit-on, beaucoup de travail de la part de ses subordonnés et n'hésite pas à les briser si leur rendement est insuffisant. Mais il est franc et loyal, et je ne suis pas long à reconnaître en lui un véritable chef, remarquablement doué, et dont la dureté est plus apparente que réelle. Il rend en confiance à ceux qui travaillent et produisent, le dédain qu'il manifeste ouvertement aux paresseux ou aux incapables.

Notre impression de début ne dure guère et est vite dissipée à la vue du spectacle magnifique et grandiose qu'offre en tous ses points cette petite île montagneuse et verdoyante. La Martinique est un véritable bocage encadrant ses montagnes escarpées et couvertes d'une végétation luxuriante. Ce ne sont que chûtes d'eau, bois touffus, vallées encaissées et sinueuses dont les flancs sont garnis de magnifiques touffes de bambous échevelés semblables à des plumes d'autruche géantes, de fougères arborescentes au vaste parasol, d'hibiscus jaunes et rouges, de balisiers et d'aréquiers, le tout formant un fouillis inextricable d'un effet féérique. Au sol, les mousses et les herbes sont entremêlées de bégonias et de fleurs tropicales de toutes nuances et de toutes senteurs.

Dans les parties les moins accidentées s'étalent les belles plantations de cannes à sucre, principale culture et source de richesse des planteurs.

Le climat de la Martinique n'est pas excessif : la température moyenne d'environ 26° descend rarement au-dessous de 22° et ne dépasse guère 30°. La brise de mer rend très supportable et atténue dans des proportions sensibles l'ardeur du soleil tropical.

D'une superficie d'un millier de kilomètres carrés l'île comptait, en 1800, environ 210.000 habitants en majeure partie composée de Nègres, anciens esclaves, importés d'Afrique pour le Service des habitations et la culture des plantations.

.....

Ch. V - LA MONTAGNE PELÉE - LES ERUPTIONS VOLCANIQUES -  
LA DESTRUCTION DE ST-PIERRE (8 Mai 1902)

---:---:---

Au point de vue de la configuration du sol, la Martinique comprend deux parties distinctes :

La partie Nord de l'île, région très montagneuse et très accidentée, comporte deux massifs principaux :

Le massif de la Montagne Pelée qui tient toute la partie septentrionale de l'île; massif lourd, compact et d'un relief imposant (1250 m) ; et, au sud de celui-ci, le massif des Pitons du Carbet, formant trois pics en triangle, d'une altitude moindre que le précédent (1100 m.).

De ces deux blocs montagneux se détachent une grande quantité de Mornes de moindre importance, dont les pentes et les contreforts enserrent des vallées encaissées. Ces dernières sont parcourues par des petites rivières aux eaux vives et turbulentes, peuplées d'écrevisses, coupées çà et là de seuils rocheux qu'elles franchissent en bondissant, formant des cascades ou des chûtes d'eau au pied desquelles se sont creusés des petits bassins naturels remplis d'eau liquide et qui sont l'un des charmes de l'île.

La partie Sud de la Martinique, quoique toujours montagneuse, est cependant moins accidentée, moins variée et plus aride.

Les Mornes ne dépassent pas quelques centaines de mètres de relief, et leurs flancs sont moins abrupts que dans la Partie Nord de l'île.

Entre ces deux parties, la Plaine du Lamentin forme une sorte d'isthme qui échancre largement et profondément la superbe baie de FORT-de-FRANCE, immense rade bien abritée et assez profonde pour que des escadres entières puissent y évoluer à l'aise et s'y réfugier en cas d'ouragan.

La Plaine du Lamentin, basse et assez marécageuse, est la région la moins salubre de la Martinique : les moustiques y abondent, la température y est lourde et humide, et les fièvres paludéennes y sévissent avec intensité.

C'est aussi la partie de l'île la plus fertile et la mieux cultivée. De superbes plantations de cannes à sucre la recouvrent à perte de vue.

.....

L'île de La Martinique est d'origine volcanique et les eaux chaudes qui sourdent du sol en maints endroits, témoignent d'une activité souterraine qui semble toujours prête à se manifester.

Les bains chauds de la Montagne Pelée, ceux d'Absalon et de Didier, les Eaux Thermales du Prêcheur, étaient, avant 1902, très appréciés des habitants qui leur attribuaient des vertus curatives et qui s'y rendaient pour prendre les Eaux comme cela a lieu en France, à AIX-les-BAINS ou à VICHY.

Lorsqu'en 1635 le Chevalier Normand d'Esnambuc et ses compagnons accostèrent à la Martinique et prirent terre dans l'Anse du Carbet, le massif du Nord était complètement dépourvu de végétation, et ces vaillants pionniers lui donnèrent le nom de "Montagne Pelée". Les occupants de l'île, Indiens Caraïbes, dans leur dialecte, la désignaient sous le nom de "Montagne de Feu". Ces dénominations permettent de supposer que peu d'années avant l'arrivée des Français, ce massif septentrional avait été le théâtre d'éruptions volcaniques auxquelles succédait une période d'accalmie que l'on crut être définitive.

-----  
Le temps passé.....Les Caraïbes furent chassés de l'île ou détruits, les Français se substituèrent à eux et commencèrent à mettre les terres en valeur avec le concours d'esclaves Noirs importés d'Afrique.

Café, cacao, vanille, sucre, furent l'objet de tous les soins des Planteurs qui exportèrent vers l'Europe ces produits rares et chers.

Entre temps, la Montagne Pelée perdait son aspect désolé et se couvrait d'une végétation de plus en plus luxuriante, de plus en plus dense, qui, au début du 20ème siècle faisait de ce massif un immense bocage, riant à l'œil, salubre et frais, où les créoles venaient régénérer leur sang et rétablir leur santé.

SAINTE-PIERRE naquit et s'étendit au pied même de la Montagne bienfaisante, devant sa rade largement ouverte où les navires venaient jeter l'ancre en attendant leur chargement d'épices

La ville était traversée par deux petites rivières : La Roxelane et la Rivière Blanche, anodines et d'un faible débit, dont de simples ponceaux permettaient le franchissement, et qui prenaient leur source à quelques kilomètres de là, au flanc de la montagne.

Le calme le plus complet régnait. Quelques tremblements de terre de loin en loin; un changement de température, généralement de courte durée dans le régime des eaux chaudes, venaient seuls témoigner d'une certaine activité souterraine, considérée comme peu dangereuse.

Or, en 1851, deux siècles après l'arrivée des "Fleurs de Lys" à la Martinique, une certaine perturbation se manifesta : il y eut une série de tremblements de terre précédés de grondements souterrains; des fumerolles apparurent dans les vallées de la Roxelane et de la Rivière Blanche; quelques légères pluies de cendre vinrent recouvrir d'une poussière grise impalpable les plantations, et pénétrer dans l'intérieur des Habitations. Une inquiétude se fit jour et on se mit à ausculter la montagne, à scruter ses vallées et à les parcourir en tous sens pour tâcher de découvrir l'origine de ces manifestations d'activité, anodines en somme.

Puis, au bout de quelques jours, tout rentra dans l'ordre, le calme revient sur la terre et dans les esprits, et à part quelques "observations" faites par les savants locaux, et consignées au Bulletin Officiel de la Colonie, les travaux des champs, du reste à peine troublés, reprirent comme devant, dans l'oubli complet de cette petite alerte.

Et ce fut 1902 - l'année tragique !

Nous étions en pleine période d'euphorie, lorsqu'au mois d'Avril, 51 ans après l'alerte ci-dessus mentionnée, les mêmes phénomènes se reproduisirent, dans le même ordre et dans des conditions initiales semblables.

On se reporta au Bulletin Officiel de l'année 1851 et chacun, devant la similitude des phénomènes et leur succession identique, fut pleinement rassuré et....attendit la fin de l'alerte que l'on fixait à quelques jours de là : Le 30 Avril tout sera fini, et....chose importante entre toutes.....les Elections Législatives, fixées au 8 Mai, pourraient avoir lieu dans des conditions normales, c'est-à-dire avec accompagnement des fraudes usuelles, des pots de vin de rigueur, et des torrents d'injures traditionnels qui sont la monnaie courante de ces sortes de consultations populaires.

Les luttes électorales reprirent donc de plus belle et les fleuves de boue qu'elles engendrent purent continuer à se déverser par le truchement d'affiches, de tracts, d'articles et de discours sur tout le territoire des deux arrondissements.

La fin d'Avril arriva, les tremblements de terre augmentèrent d'intensité et de fréquence, les fumerolles apparurent de plus en plus nombreuses et de plus en plus denses au-dessus des vallées. Les grondements souterrains furent plus soutenus et plus prolongés et leur tonalité fut de plus en plus impressionnante.

.....

Des hommes instruits (Professeurs, médecins, chimistes, Officiers) se rendirent à la montagne pour procéder, sur place, à des observations sérieuses et chercher à déterminer les causes des phénomènes ainsi que leurs origines, de fixer, si possible, leur durée probable et d'en déduire les précautions à prendre.

Au début de Mai, les eaux des rivières grossirent rapidement et se mirent à charrier des arbres arrachés aux rives, ainsi que des cadavres d'animaux. Puis, à ces eaux chargées de limon, se substituèrent de véritables torrents de boue de plus en plus épaisse, arrachant et détruisant tout sur leur passage. Du Prêcheur au Carbet, en passant par ST-PIERRE, de nombreuses usines riveraines des rivières furent détruites ou englouties. Des nuages de cendres s'abattirent sur toute la région, recouvrant tout, s'infiltrant partout. Une reconnaissance périlleuse effectuée dans la haute vallée de la Rivière Blanche permit de se rendre compte de ce que ces phénomènes avaient leur origine précisément dans cette région, au flanc même de la montagne, et très sensiblement au-dessous de son sommet.

La Vallée de La Rivière Blanche, très encaissée, formait une brèche profonde dans le sol et qui allait s'élargissant de la source à l'embouchure. L'axe de cette brèche était exactement dirigé sur le centre même de la ville. C'était une ligne de moindre résistance de l'écorce terrestre où les forces souterraines, comprimées par ailleurs, trouvaient leur exutoire.

Le danger était réel et les Autorités s'émurent; la seule mesure à prendre semblait être l'évacuation immédiate des populations de ST-PIERRE et des communes menacées, comprises entre le Prêcheur et le Carbet.

Le Gouverneur eût certainement pris une décision dont l'urgence se faisait de plus en plus pressante, décision conforme à l'intérêt public, si.....la date des Elections Législatives n'eût été aussi rapprochée. Il fallait à tout prix rassurer les électeurs et les maintenir en place jusqu'au 8 Mai.....Après, on verrait !.....

Dans ce but, et pour calmer les esprits fortement impressionnés, le Gouverneur nomma une commission scientifique, dont la présidence fut confiée au savant Lt-Colonel GERBAULT, Directeur d'Artillerie à PORT-de-FRANCE.

Les Membres de cette Commission comprenaient les Professeurs de sciences du Lycée de ST-PIERRE, et diverses autres personnalités choisies en raison de leurs connaissances scientifiques.

.....



Le colonel Gerbault disparu le 8 mai 1902



La direction d'artillerie coloniale rebaptisée quartier Gerbault après 1902

Cette commission devait siéger à ST-PIERRE, rayonner dans la montagne, recueillir les divers indices et renseignements utiles, examiner les phénomènes, etc.....

Le Colonel GERBAULT, accompagné de Madame GERBAULT, quitta FORT-de-FRANCE pour ST-PIERRE le 7 Mai à 17 Heures, par la chaloupe régulière qui assurait, deux fois par jour, la liaison entre les deux villes.

Le Gouverneur de la Martinique, Monsieur MOUTTET, ainsi que Madame MOUTTET, prirent place dans la même chaloupe, laissant à FORT-de-FRANCE leurs deux enfants.

Le Chef de la Colonie tenait, par sa présence à ST-PIERRE, à apporter un réconfort aux populations éprouvées et à les rassurer. Sa conduite, en la circonstance, fut celle d'un brave homme...et d'un brave...tout court.

-----Avant de quitter FORT-de-FRANCE, le 7 Mai, le Lt-Colonel GERBAULT, méthodique, précis et ordonné, avait passé son service au Chef d'Escadron S/Directeur, le Commandant GAUTHIER; il avait mis de l'ordre dans ses affaires tant militaires que privées, noté tous ses Officiers, ne laissant rien en suspens. Puis, calme, comme un vrai soldat partant au feu, il s'était embarqué.....pour ne plus revenir.

Au Commandant GAUTHIER qui lui demandait quand il pensait être de retour, il avait répondu, du ton bourru qui lui était propre : " Dans huit jours, ou dans quinze.....Peut-être jamais ! " Il mourait le lendemain, 8 Mai, à 8 H.15.

Gloire à sa mémoire !

X

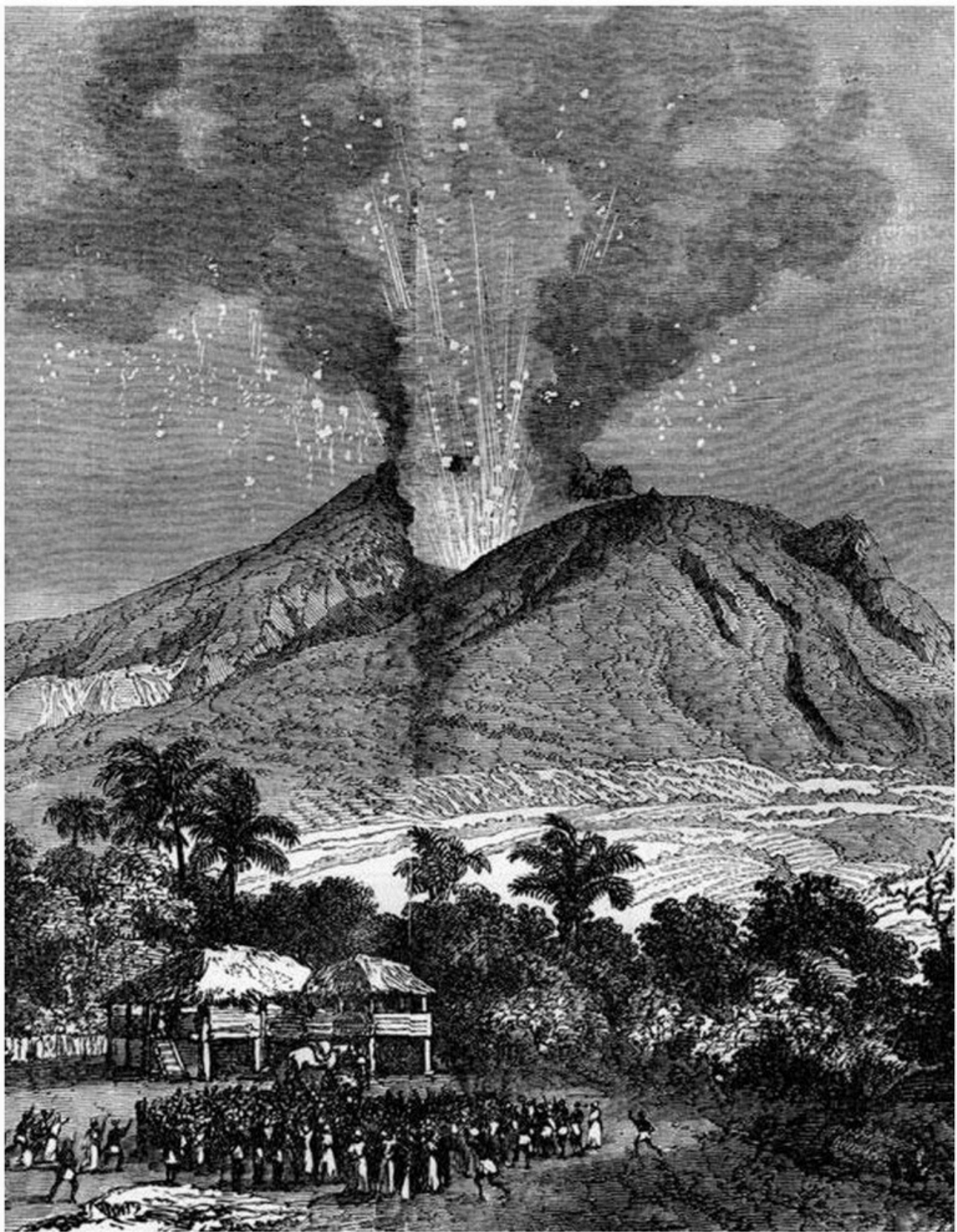
X

X

A FORT-de-FRANCE, à 17 Kilomètres à vol d'oiseau de ST-PIERRE, nous suivions heure par heure, et non sans anxiété, la progression du fléau. Bien que moins directement menacée que celle de ST-PIERRE, la population du Chef-Lieu devenait nerveuse et agitée. L'église ne désemplissait pas, et des attroupements nombreux se formaient en ville, colportant les nouvelles, les commentant et les déformant. Une sorte de stupeur s'emparait des esprits, que l'on sentait instables, et prêts à se transformer en panique.

Les Officiers, beaucoup plus calmes et maîtrisant mieux leurs nerfs, faisaient tout leur possible pour atténuer les inquiétudes et calmer les nerveux. Le 7 Mai, plusieurs d'entre eux décidèrent de se rendre à ST-PIERRE et de profiter de la fête du lendemain pour excursionner dans la montagne, et.....y pique-niquer !

.....



Explosion de la montagne pelée le 8 mai 1902



Ils partirent.....et ne revinrent pas.

Nous fumes à déplorer la mort de sept de nos camarades.

X

X

X

J'habitais, à cette époque, une petite villa située au Plateau Didier, à deux kilomètres de la ville.

Le 8 Mai au matin, jour de l'Ascension, je fis atteler ma voiture, et, ma femme et moi, conduits par mon ordonnance Noir, nous descendîmes en ville pour assister à la messe de 8 heures, laissant à la maison nos deux enfants, une fillette âgée de trois ans, et un garçonnet de huit mois, sous la garde de leur négresse.

À notre arrivée, l'Eglise était remplie de fidèles. Ayant trouvé deux chaises non loin du chœur, nous prîmes place et l'office commença.

À 8 H.15, dans le calme absolu de l'église, nous perceptions un bruit d'abord assez faible, puis plus intense, produit par la chute de petits cailloux tombant en grêle de plus en plus dense sur le toit en tôles ondulées de l'édifice.

Le premier moment de stupeur passé, la masse des fidèles se précipita vers le chœur en poussant une immense clameur : "Ciel-là qu'a tombé, mon Dieu !" - Le ciel qu'est tombé, mon Dieu ! - Le prêtre se retourna et, très maître de lui, donna l'absolution générale.

Ma femme et moi, submergés, noyés dans ce flot de gens terrorisés, étions restés calmes. Je dis à ma femme : - " Ne bouge pas de ta place sous aucun prétexte; je vais voir dehors ce qui se passe, et si je retrouve ma voiture, nous remonterons à la maison pour rejoindre les enfants ".

Je parvins, non sans peine, à sortir de l'église. Le ciel était absolument noir; un nuage épais et lourd s'étendait sur toute la ville et les environs, déversant partout et sur tout une quantité considérable de cailloux et de cendres. La foule affolée parcourait les rues en criant : "Ciel-là qu'a tombé; mé'-là qu'a monté !" (1) Je cherchai ma voiture; elle avait disparu, ainsi que mon ordonnance laissé à sa garde.

Mon cheval, abandonné par son conducteur s'était sauvé sous les coups cinglants des graviers tombant du ciel. Je fis un saut jusqu'à la Direction d'Artillerie, peu éloignée, et j'y retrouvai cheval et voiture indemnes. Ma brave bête s'était réfugiée d'elle-même à l'endroit où chaque jour elle avait coutume de me déposer et de s'abriter.

(1) Le ciel tombe et la mer monte.....

Je revins à l'église à vive allure et eus la satisfaction de trouver ma femme, fidèle à la consigne, à l'endroit où je l'avais laissée. Elle avait auprès d'elle les deux jeunes enfants d'un camarade qui avaient été abandonnés par leur bonne prise de panique.

Nous montâmes tous les quatre en voiture et je déposai chez leurs parents les deux enfants recueillis par ma femme, puis nous prîmes la route du plateau Didier, et, en arrivant à la villa, j'eus l'immense satisfaction de trouver mes deux enfants et leur bonne sous la véranda, jouant à faire des pâtés de cendres.

Dans le courant de la matinée, de nombreux habitants venant de Case Pilote et du Carbet, commencent à affluer à FORT-de-FRANCE dans un état d'affolement indescriptible. On arrive à discerner dans leurs propos plus ou moins incohérents une partie de la vérité :

La Ville de ST-PIERRE n'existe plus et tous ses habitants auraient péri.

Ces faits n'étaient, hélas !, que trop réels et leur confirmation devait nous en être donnée le jour même.

Une terrible explosion s'était produite peu après huit heures, prenant son origine dans la vallée de la Rivière Blanche, détruisant tout, écrasant tout, balayant tout, refoulant la mer loin du rivage et provoquant un immense raz-de-marée, dont la répercussion se manifesta à FORT-de-FRANCE, où les eaux recouvrirent la Savane.

-----Le Capitaine de Frégate LE BRIS, Commandant le Croiseur SUCHET qui se trouvait sur rade, fait allumer les feux et, sans hésiter, prend le large dans un nuage dense de fumée et de cendres et met le cap à petite vitesse, sirènes mugissantes, sur ST-PIERRE.

En arrivant dans la baie, on ne distingue rien; la ville est entièrement englobée dans un nuage noir complètement opaque. Le volcan gronde sans discontinuer. En rade, plusieurs navires de commerce brûlent et donnent de la bande. Les équipages ont disparu, précipités à la mer et submergés. Sur l'eau flottent de nombreux cadavres et quelques centaines de moribonds se débattent encore à la surface.

Le SUCHET met ses embarcations à la mer pour recueillir tous les êtres encore vivants qui surnagent.

.....

Malgré le péril, des canots poussent jusqu'au rivage, mais les marins qui les montent ne peuvent débarquer : les ruines de la ville flambent en maints endroits et la chaleur est intenable. Après avoir croisé pendant plusieurs heures devant ST-PIERRE, avec toute la prudence voulue, le SUCHET, ayant à bord plusieurs centaines de blessés et de mourants, retourne à FORT-de-FRANCE, où il arrive vers 16 H.

Beaucoup de ces blessés, atteints de brûlures internes, succombent en route. Ceux qui respirent encore sont débarqués et transportés à l'hôpital sans qu'il reste beaucoup d'espoir de les sauver.

La terreur est à son comble à FORT-de-FRANCE où des cortèges de gens complètement affolés parcourent les rues en tous sens en poussant des cris et des hurlements.

Les autorités locales sont débordées et font leur possible pour organiser, tant bien que mal, des secours pour les sinistrés qui affluent, et calmer les populations.

Des Officiers et des patrouilles sillonnent les rues avec calme, dans une exacte discipline, cherchant à communiquer leur sang-froid aux masses des pauvres gens terrifiés.

Des campements provisoires sont organisés un peu partout, en ville et à ses abords, pour recueillir les sinistrés.

Toutes les ressources en moyens de transports des services militaires sont mobilisés et dirigés sur les routes qui mènent à ST-PIERRE, (route du littoral et route de l'intérieur) pour recueillir les blessés, les importants, les femmes et les enfants qui fuient la zone dangereuse.

Des Officiers commandent ces convois de véhicules.

Des soupes sont préparées au seuil des casernes et des bâtiments militaires par les soldats qui donnent tout ce qu'ils ont : vivres, linge, vêtements et argent.... pour venir en aide aux malheureux qui affluent en ville après avoir tout perdu.

Chacun, au Chef-Lieu, se dépense sans compter dans un magnifique élan de solidarité.

La catastrophe est immense, et les pertes en vies humaines et en biens sont irréparables.

X

X

X

.....

Sur la route de Bellevue, une femme et deux enfants vont et viennent lentement.

Ce sont les deux enfants MOUTTET qui, accompagnés de leur gouvernante, attendent le retour de leurs parents !

X

X

X

Au cours des journées qui précédèrent le 8 Mai, les eaux souterraines de la Montagne Pelée, surchauffées, s'étaient transformées en vapeur et cherchaient à fuser vers l'extérieur par toutes les fissures du sol, anciennes ou récentes.

La pression intérieure augmentant sans cesse, en raison de l'insuffisance des orifices d'échappement, donna naissance à une énorme accumulation, dans les cavités internes, de vapeur à haute tension, cause des frémissements du sol et des grondements souterrains dont l'intensité allait sans cesse croissant.

Le 8 Mai, à huit heures, la pression intérieure devint assez puissante pour briser toutes les résistances qui s'opposaient à l'expansion de la vapeur et la libérer de ses entraves.

Une vaste brèche s'ouvrit dans la haute vallée de la Rivière Blande, ligne de moindre résistance du sol, et une formidable explosion de chaudière se produisit qui, d'un seul souffle, traversa ST-PIERRE et l'anéantit.

Tous les cadavres examinés par la suite, et ils étaient au nombre de 30.000, furent trouvés complètement nus, viscères à l'air, phénomène connu, consécutif aux violentes explosions.

L'énorme volume de vapeurs libérées avait, en outre, entraîné dans sa masse des matières ignées ainsi que des cailloux, des cendres et des scories. Peu de laves au début - une fois le cratère dégagé et largement égouulé par des éruptions successives de vapeur d'eau, les laves vinrent en surface et furent projetées à l'extérieur avec les jets de vapeur.

Les laves du Mont Pelé sont pâteuses et denses et les gouttes projetées au loin pendant le paroxysme, refroidies dans l'atmosphère, forment des blocs sphériques dénommés Bombes Volcaniques, tombant parfois à plusieurs kilomètres de l'orifice.

A partir du 8 Mai, les éruptions se succédèrent à intervalles assez rapprochés, à la cadence de 2 ou 3 par semaine, soit de jour, soit de nuit.

Jamais je ne contemplai spectacle plus impressionnant, dans sa tragique beauté, que celui d'une éruption nocturne du Mont Pelé.

.....

De mon Habitation du Plateau Didier, une grande partie de la montagne était visible. Ma femme et moi, accoudés à la rambarde de la vérandah, nous suivions chaque soir les manifestations plus ou moins violentes du volcan.

Quand un paroxysme se produisait, presque toujours précédé de grondements souterrains et de frémissements du sol, nous apercevions la montée vertigineuse de la colonne de vapeurs, de cendres et de laves qui, émise à très haute température, et traversant la couche atmosphérique à la vitesse de plusieurs kilomètres à la seconde, déterminait des phénomènes d'ordre magnétique ou électrique, terrifiants dans leur splendeur irréaliste.

Ce n'étaient, illuminant la masse du nuage, que globes de feu immenses projetés en tous sens, qu'éclairs fulgurants et zigzagants, que colonnes incandescentes gigantesques se mêlant et se séparant, offrant toutes les colorations, depuis le rouge le plus sombre, jusqu'au blanc le plus éclatant.

-----Comme nous nous sentions petits, faibles et impuissants devant ces spectacles grandioses qui mettaient en jeu les forces incalculables de la Nature.

X

X X

Monsieur BONNEVILLE, Caissier principal de la Banque de la Martinique se trouvait à FORT-de-FRANCE, lors de la destruction de ST-PIERRE. Il dut à cette circonstance d'avoir la vie sauve et fut, du reste, le seul parmi le personnel de la Banque, à échapper au désastre. Soucieux des intérêts qu'il représentait, il demanda au Gouverneur intérimaire, et obtint, qu'une équipe fût envoyée à ST-PIERRE pour sauver le Numéraire de la Banque qui, se trouvant dans des caves souterraines hermétiquement closes, devait être demeuré intact.

Il s'agissait de plusieurs millions de francs entièrement représentés par des pièces de cinq francs en argent.

Comme d'usage, ce fut à l'Armée que ce service périlleux fut confié. L'un de mes camarades, le Capitaine EVANNO, fut désigné pour commander l'expédition.

Sous ses ordres, une équipe, composée d'une vingtaine d'Artificiers et de Canonniers fournis par les batteries, s'embarqua un matin sur une chaloupe qui, remorquant un grand chaland, fut dirigée sur ST-PIERRE. L'équipe emportait des pétaards de dynamite pour faire sauter les portes blindées des caves, et divers outils : pics, leviers, pinces, pelles, pioches, etc..... En outre, le Capitaine EVANNO fit munir ses hommes de couvertures pour le cas où il serait nécessaire de passer une nuit à ST-PIERRE.

.....



Vue de la ville de Saint Pierre avant le 8 mai 1902



Vue de la ville de Saint Pierre après le 8 mai 1902



Cathédrale Notre-Dame de l'assomption de Saint Pierre avant le 8 mai 1902



Cathédrale Notre-Dame de l'assomption de Saint Pierre après le 8 mai 1902



Théâtre de Saint Pierre avant le 8 mai 1902



Théâtre de Saint Pierre après le 8 mai 1902

Le volcan était heureusement apaisé ce jour-là, et la corvée put atterrir sur la plage encombrée de matériaux et de débris de toutes sortes.

Le spectacle était tragique : des corps en décomposition, en partie recouverts par les cendres, jonchaient les emplacements des immeubles et des rues; des matériaux brûlaient encore en maints endroits. L'air était irrespirable dans cette puanteur et sous la chaleur intense.

L'emplacement de la Banque, heureusement peu éloigné de la mer, fut assez rapidement atteint, et, après avoir déblayé les abords de l'immeuble et dégagé une piste jusqu'au rivage, la corvée put accéder à la porte des caves, Capitaine en tête.

Dès que cette porte fut arrachée à l'aide de pétards, l'air du dehors pénétra dans la cave, et il se produisit une combustion spontanée de tous les titres et papiers divers qui s'y trouvaient entassés.

L'équipe se sauva rapidement à l'extérieur et il fallut attendre que le feu s'éteignit faute de combustible.

Le Capitaine fit alors déshabiller entièrement ses hommes, puis, ayant fait transporter à la Banque plusieurs récipients remplis d'eau de mer, il y fit tremper les couvertures.

Les travailleurs furent répartis par équipes de deux hommes qui devaient à tour de rôle pénétrer dans le sous-sol, enveloppés dans des couvertures gonflées d'eau. Chaque équipe devait pendant deux minutes manipuler les sacs de numéraires et les passer aux camarades faisant la chaîne entre l'immeuble et le rivage.

L'équipe de tête, très vite exténuée, et à demi-asphixiée, était alors remplacée par la suivante puis, successivement, par les autres.

Le travail ainsi organisé, marcha assez rondement, et, dans la soirée, après une dizaine d'heures d'un travail ininterrompu, acharné, épuisant et très dangereux, toute l'encaisse métallique avait pu être retirée des caves et arrimée sur le chaland.

La Banque prêtant sur gages, comme le font les Monts-de-piété en France, avait en dépôt une grande quantité de bijoux en cor qui, mis en sacs, furent également sauvés.

Ayant rempli sa mission, avec le plus grand courage et un égal mépris du danger, l'équipe et son chef s'embarquèrent et rejoignirent PORT-de-FRANCE heureusement sans pertes et sans blessures graves.

En arrivant à FORT-de-FRANCE, le précieux chargement fut remis, contre décharge, entre les mains des services financiers du Gouvernement, et, pour prix de son dévouement, de ses efforts et des dangers courus, chaque soldat de l'équipe reçut une somme de.....50 Francs ! Une gratification fut offerte au Capitaine EVANNO qui la refusa.

X

X

X

Cependant, à FORT-de-FRANCE, un peu d'ordre et de calme recommençait à régner.

La ville, dont la population normale atteignait à peine 15.000 âmes; donna asile à un nombre à peu près équivalent de réfugiés qu'elle dut héberger.

Les vivres manquaient, l'eau était rare, les logements faisaient défaut, et les sinistrés dépourvus de tout campaient par familles au milieu des rues et des places et sur le rivage, remplissaient la ville de déjections et de détritrus, rendant l'air irrespirable dans la chaleur accablante. Il fallut aviser, d'autant plus que la fièvre typhoïde venait de faire son apparition et que l'on vivait sous la menace imminente d'une épidémie de cette terrible maladie.

Je fus chargé de fournir les plans d'une case démontable en bois pouvant contenir une vingtaine d'occupants. Le modèle fut vite établi et adopté.

Mettant en oeuvre tous les bois de la Direction d'Artillerie, des Services Civils et des commerçants, je commençai la fabrication en série des dites cases, employant tous les ouvriers de la Direction, tous les militaires disponibles et bon nombre d'ouvriers civils embauchés dans ce but.

La grande cour, les hangars et les ateliers de la Direction furent transformés en chantiers où chacun s'employait avec ardeur. Les pièces de charpente et de coffrage furent fabriquées en série et numérotées selon un plan de montage, puis engerbées par lots complets, correspondant chacun à une case.

Un plan de dispersion des réfugiés fut établi par les soins de l'Administration Gouvernementale et mis assez rapidement à exécution.

Divers villages de sinistrés, auxquels on donna le nom des agglomérations-mères, furent ainsi édifiés aux environs de FORT-de-FRANCE et reçurent leurs occupants.

Un Officier, généralement, un Lieutenant, fut

.....

placé à la tête de chacun de ces camps comme représentant de l'Autorité et responsable de l'ordre, de l'hygiène, des distributions et, en général, de toutes les mesures prescrites par les services de l'île.

Entre temps; arrivaient d'Amérique et de France des navires chargés de vivres, de vêtements et aussi de numéraires. Les répartitions et distributions purent être effectuées avec probité et impartialité, grâce à la surveillance exercée et à la discipline quasi-militaire instaurée par les Officiers Chefs de Camp et par les S/Officiers qui les secondaient.

X

X

X

Cependant, les éruptions se succédaient à intervalles plus ou moins rapprochés. Par suite de leur consistance, les laves ne se déversaient pas en nappes; elles obstruaient l'orifice en se solidifiant par refroidissement; du bouchon ainsi formé émergeait un cône aigu en forme de doigt qui s'allongeait de jour en jour et qui, lorsque la poussée interne devenait trop considérable, était projeté dans les airs et retombait en se fragmentant.

La partie arrière de ce cône, opposée à la mer, était lisse comme un miroir, tandis que l'avant, tourné vers l'embouchure de la Rivière, était rugueux et irrégulier.

La nuit, on eût dit un immense Haut-Fourneau en partie incandescent et présentant plusieurs orifices de coulée.

-----En Juin 1902 arriva en mission à PORT-de-FRANCE un savant géologue, M. LACROIX, Membre de l'Institut et Professeur au Collège de France, chargé par le Gouvernement d'étudier les manifestations du volcan. Il était accompagné de Madame LACROIX qui le secondait dans ses travaux.

Un petit aviso à roues, le JOUFFROY, stationnaire à la Guyane, fut mis à la disposition de M. LACROIX pour lui permettre de faire des observations de nuit en croisant près de la côte.

Ce petit bâtiment était commandé par le Lieutenant-de-Vaisseau DIEULAFÉ, secondé par l'Enseigne DEVILLE.

J'ai eu l'occasion, à diverses reprises, de prendre passage, avec M. et Mme LACROIX sur cet aviso et de profiter des enseignements que M. LACROIX tirait des phénomènes observés.

X

X

X

.....

J'avais mis en station sur le balcon de la Direction d'Artillerie à FORT-de-FRANCE, un Tachéomètre dont la ligne de visée était en permanence dirigée sur le Cratère. Je pus ainsi maintes fois saisir le nuage de fumée à sa sortie de l'orifice, et en mesurer la hauteur. Lorsqu'un paroxysme se produisait, le nuage s'échappait du cratère à une vitesse vertigineuse et s'élevait verticalement dans les airs jusqu'à 16 ou 17 kilomètres, et cela en moins de 10 secondes. Ce nuage noir et dense présentait la forme d'un immense chou-fleur. Arrivé à la limite de sa course, il s'épanouissait dans l'atmosphère puis commençait à s'incliner sous l'influence des vents régnants. La masse considérable des cendres et des lapilli entraînés couvrait un espace immense, s'étendant progressivement jusqu'à plusieurs centaines de milles du volcan.

A FORT-de-FRANCE, quand le nuage s'inclinait dans notre direction, la nuit presque noire se faisait, même en plein midi, et nous devions éclairer nos locaux pour pouvoir vaquer à nos occupations. Pendant plusieurs jours consécutifs nos aliments étaient saupoudrés de cendres.

La panique régnait alors de nouveau en ville et les cortèges de gens apeurés parcouraient les rues en courant et en criant, n'ayant ni direction ni but. Beaucoup de personnes affolées se précipitaient à la mer pour éviter la chûte du ciel et le feu des enfers.

X

X X

Le câble sous-marin qui aboutissait à ST-PIERRE ayant été coupé, lors de l'éruption du 8 Mai, on envoya de France le Capitaine FERRIE (1) du Génie, avec tout le matériel nécessaire, pour établir une liaison par télégraphie sans fil entre la Martinique et la Guadeloupe. Cet Officier établit son poste à la presqu'île de la Caravelle qui se détache de la côte Est de l'île.

Entre temps, un observatoire terrestre du volcan fut installé au Morne des Cadets, à 4 kilomètres environ, à vol d'oiseau, au sud du Mont Pelé, en un point d'où l'on embrassait tout le massif avec des vues excellentes sur le cratère.

.....  
-----  
(1) Devenu le savant Général FERRIE, de réputation universelle.

Le Capitaine PERNAY de l'Artillerie Coloniale, fut désigné pour occuper ces observatoires où il séjourna pendant plusieurs mois.

Il disposait d'appareils très précis, et put ainsi noter au jour le jour et heure par heure, toutes les manifestations du volcan y compris les vibrations sismiques, même les moins perceptibles, qui se trouvaient toutes enregistrées par son sismographe.

Un régime de paroxysmes suivis de périodes de calme s'établit au cours des mois de Mai, Juin, Juillet, et Août : les éruptions se produisaient toujours dans la même direction, suivant la vallée de la Rivière Blanche, avec la même intensité, sans extension latérale de la zone dévastée.

On crut à l'établissement d'un régime permanent et, petit à petit, on laissa les gens réfugiés dans la région de PORT-DE-FRANCE regagner leurs foyers aux confins de la zone dangereuse.

Or, le 30 AOÛT, une éruption formidable se produisit. Elle dépassait en violence toutes celles enregistrées jusque là. Sous la poussée massive et conjuguée de la vapeur, des cendres et des laves, le cratère s'élargit brusquement et le secteur dangereux s'agrandit du simple au double vers le Sud et vers le Nord. De nombreuses agglomérations et habitations épargnées jusque là, firent enveloppées par le fléau et détruites, causant la perte de six mille victimes nouvelles et portant le nombre des tués à 36.000 environ.

Le Gros BOURG si riant du Morne Rouge fut englobé dans ce nouveau désastre.

-----Ce 30 AOÛT, je me trouvais en permission pour quelques jours, en compagnie de ma femme et de mes enfants, au Camp d'Artillerie de COLSON, à 600 mètres d'altitude et à 14 kilomètres du volcan.

La route de ST-PIERRE, dite route de la Trace, traversait le camp. Nous revîmes là une partie des horreurs du 8 Mai : les mêmes théories de gens affolés fuyant les confins de la zone dangereuse élargie.....

Les mêmes convois de voitures filant à grande allure vers le danger pour sauver des blessés ou des impotents.....

Le retour de ces mêmes convois chargés de moribonds, etc.....

Les Artilleurs du Camp avaient installé sur la route une Cuisine de fortune et distribuaient aux sinistrés des soupes et du café.

-----  
.....

L'éruption volcanique du 8 Mai, en détruisant ST-PIERRE, avait fait périr une grande quantité de Créoles Blancs.

On compte que les pertes subies par cette élite se sont élevées à six mille Békés, soit près du tiers de leur nombre global. Toutes les familles blanches de l'île furent durement touchées. Les Blancs ne se mariant qu'entre eux, il se trouve que tous les créoles sont parents ou alliés. L'hécatombe mit donc en deuil tous les Békés sans exception, et plusieurs familles notables comptèrent jusqu'à 50 ou 60 morts dans leur parenté la plus proche.

Indépendamment de la disparition de richesses incalculables accumulées au cours de deux siècles et demi de colonisation, ces pertes de vies humaines privaient l'île de la plupart de ses dirigeants les plus qualifiés et les plus respectés. Il s'écoulera un siècle, si le volcan le permet, avant que l'île ait pu retrouver ses anciennes assises sociales et que le " Statu quo ante " puisse être de nouveau atteint.

Immédiatement après le cataclysme, de nombreuses familles quittèrent l'île pour des Régions moins agitées, souvent sans esprit de retour.

Ce fut, au début, un exode lamentable, déchirant.

Les familles s'entassaient sur tous les bateaux en partance, souvent même sans s'inquiéter de leur destination.

On s'enfuyait à tout prix, dans un désarroi et un désordre faciles à comprendre : qui vers la France, qui vers la Guadeloupe; la Dominique, Ste-Lucie, ou les Grandes Antilles.

Ce fut dans cette perturbation générale que, ma femme et moi, nous passâmes la fin de l'année tragique et les premiers mois de 1903.

Ma femme attendant son 4ème enfant, quitta la Martinique en Mars 1903. Quant à moi, retenu par mon service, je ne puis partir qu'en Juin de la même année.

-----Je venais d'être chargé par le Gouvernement local d'élaborer un projet technique relatif à l'alimentation en eau de la ville de FORT-de-FRANCE.

Depuis 1850, la ville n'était desservie que par une conduite en mauvaise maçonnerie, délabrée, et en partie à ciel ouvert, dite conduite de Gueydon, qui charriait une eau malsaine et polluée, insuffisante comme débit et source de nombreuses épidémies de typhoïde et de dysenterie.

.....

Le projet à élaborer comportait :

- 1°- La captation par un barrage des eaux limpides et saines du Bras Duclos de la Rivière Madame en choisissant le point de captation assez haut dans la montagne pour que les eaux ne puissent être souillées à l'origine.
- 2°- L'établissement d'une conduite forcée, en fonte, depuis le barrage jusqu'à un château d'eau à édifier en bordure du Plateau Didier, à proximité de la ville, et à 80 mètres d'altitude environ.
- 3°- La distribution urbaine en prévoyant des besoins très larges pour une population de 30.000 habitants, soit le double de la population actuelle.

Les études et levés topographiques, ainsi que l'établissement des plans xx et des devis, me demandèrent trois mois d'un travail acharné.

Avant le jour, accompagné de deux aides, je partais muni de mes instruments et de mes planchettes pour le Bras Duclos. Je déterminais et piquetais sur le terrain le trajet de ma conduite et en faisais le lever.

L'après-midi et la soirée étaient employées à mettre au net le travail accompli sur le terrain, à calculer les éléments de mes conduites, etc.....

Je continuais ce travail jusqu'à l'heure du coucher, et le lendemain, dès 5 heures, je me remettais en route.

Je pus, dans les délais qui m'étaient impartis, mettre sur pied un projet complet; avec plans et devis, et déposer mon travail au Gouvernement local ce qui me valut une Lettre Officielle de Félicitations et les Palmes Académiques.

Le 17 Juin 1903 je partais pour la France.

X  
X X

Après quelques mois passés aux Batteries d'Artillerie de ROCHEFORT, je fus, de nouveau, désigné pour la Martinique, cette fois en qualité de Capitaine-Adjoint au Colonel Commandant Supérieur des Troupes du Groupe des Antilles et de la Guyane.

Nous nous embarquâmes, ma femme, mes quatre enfants et moi, le 10 Mars 1904 à BORDEAUX et arrivâmes à FORT-de-FRANCE le 25 de ce mois, pour un nouveau séjour de trois ans.

-:-:-:-:-

.....

Ch. VI - INCENDIE au FORT-SAINT-LOUIS -

-:-:-

En 1905, le volcan, à peu près calmé, depuis un an, ne donnait plus de grandes inquiétudes. La tranquillité était revenue dans les esprits, et, avec la faculté d'oubli dont les humains sont capables, la vie avait repris son cours presque normal, sans gâité toutefois, mais supportable.

Le travail des champs était poussé partout activement, et même au voisinage de ST-PIERRE, les anciennes plantations qui avaient été saccagées par les éruptions et abandonnées, reprenaient vie grâce au labour incessant des fourmis humaines.

Dans ST-PIERRE détruit, la végétation sourdait dans les ruines, et dans les anciens jardins on voyait émerger du sol des rosiers et des arbustes. La grande angoisse de 1902 et 1903 faisait place, petit à petit, à une acceptation forcée, mais assez bien supportée, des désastres subis par chacun et par la collectivité. Le pays entrait en convalescence, et avec le retour de la santé morale, il était permis d'escompter la renaissance progressive de cette terre si durement éprouvée, et le retour au bien-être.

X

X X

Nous habitons alors, ma famille et moi, au PORT SAINT LOUIS, où un bon logement comprenant quatre grandes pièces bien aménagées, nous avait été attribué dans une ancienne caserne voûtée recouverte d'une forte épaisseur de terre. Nous nous trouvions fort bien dans ce vaste logement frais, bien aéré, et exposé à la brise de mer.

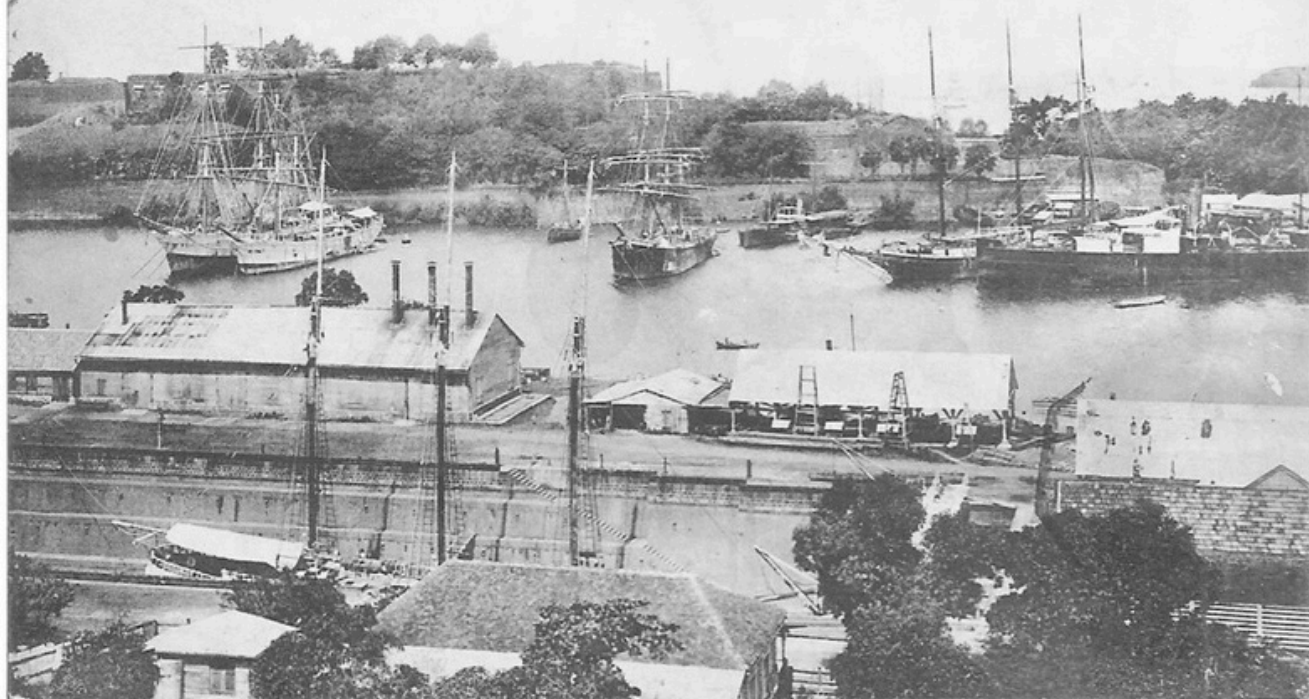
Le Fort St-Louis était vide d'occupants et ne comptait comme habitants que l'Adjudant Gardien de Batterie NADAL, le Maréchal-des-Logis-Chef-Artificier LE LAYEC, qui occupait un petit logement isolé voisin du mien, ma famille et moi. En tout : trois hommes, une femme et quatre enfants.

Perpendiculairement à mon logement, et distant de ce dernier d'une vingtaine de mètres, se trouvait une grande caserne voûtée entièrement à vide.

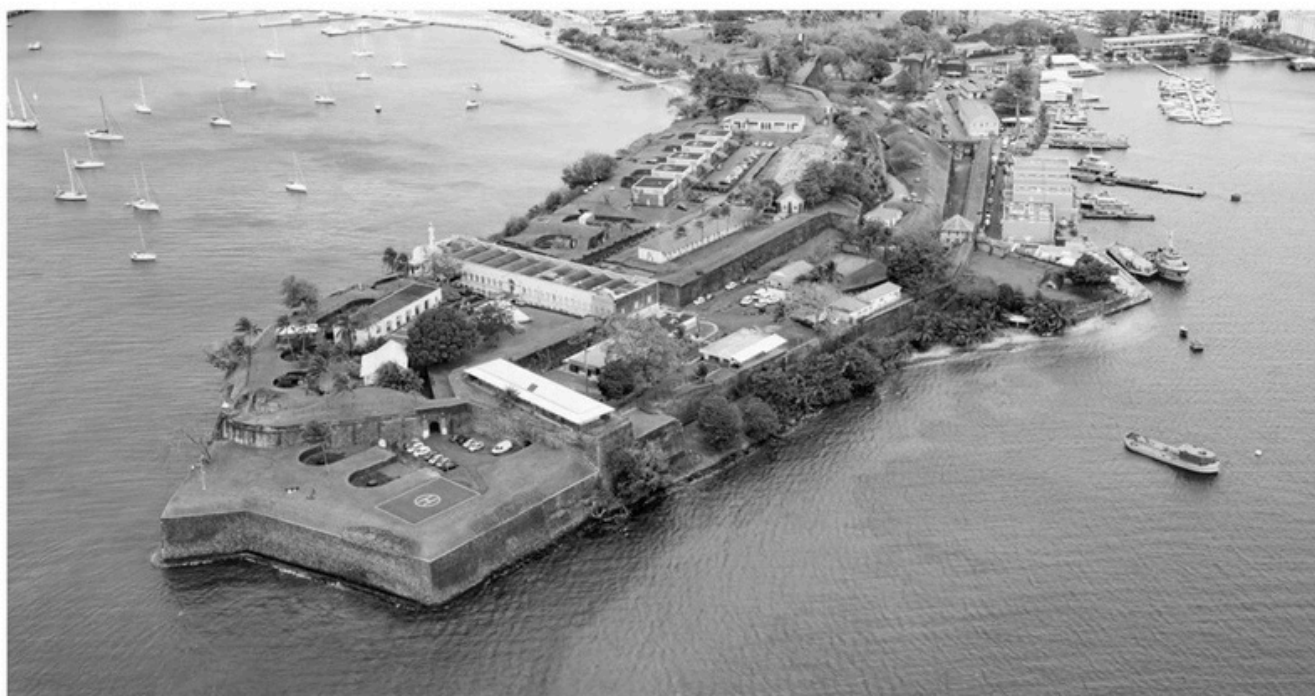
Au premier étage de cet immeuble et de plein-pied avec mon logement, avait été organisé un laboratoire, où le Service des Artifices procédait aux épreuves de stabilité des poudres, sous la surveillance directe du Chef LE LAYEC et sous la responsabilité du Lieutenant PETITJEAN, Commandant le détachement d'ouvriers et chargé de la Pyrotechnie.

.....

131. - Collect. A. Benoit (Martinique)  
MARTINIQUE — FORT-DE-FRANCE - Bassin de Radoub, Baie de Carénage  
et le Fort Saint-Louis



A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le fort Saint-Louis est abandonné par la marine. Ses locaux sont utilisés pour héberger quelques familles et une partie du fort accueille un zoo.



Vue actuelle du fort Saint-Louis

Le Fort St-Louis abritait dans ses immenses casemates souterraines toutes les munitions d'exercice et de guerre des Batteries de Côte qui armaient l'ouvrage, et, en outre, toutes les munitions de combat des navires de la Division Navale de l'Atlantique basée sur FORT-de-FRANCE.

Ces munitions se trouvaient dans des conditions de conservation idéales, la température des abris souterrains étant assez basse et pratiquement invariable.

-----A cette époque, le Département de la Marine avait prescrit le renvoi en FRANCE de tous les anciens stocks de poudre Noire existant à la Martinique, et devenus sans emploi depuis plusieurs années, par suite du remplacement de ces poudres par la Poudre B, tant en ce qui concernait les munitions des batteries de Côte que celles de la Division Navale.

Le stock à rapatrier comprenait environ 75.000 kilos de ces poudres noires, réparties dans un millier de caisses en cuivre de 75 Kgs. hermétiquement closes.

Primitivement rassemblées dans le Petit Fort isolé de la Pointe des Nègres à quelques kilomètres de Fort-de-France, ces munitions furent transportées au Fort St-Louis et mises provisoirement en transit dans une grande salle du rez-de-chaussée de la caserne vide, en attendant leur embarquement imminent.

Cette pièce n'était séparée du Laboratoire que par un plancher très épais fait de lourds madriers de bois imputrescible. Ce parquet qui avait plus de cent ans d'existence, était parfaitement sec, et par suite, facilement inflammable.

X

X

X

Or, un soir du mois de Mai de cette année 1905, après une journée bien remplie, je me trouvais, entouré des miens, sous la véranda de mon logement. L'un de mes amis, le Lieutenant d'Artillerie SALE était avec nous, et nous prenions en devisant, le petit Funch glacé, apéritif créole très apprécié à la Colonie.

Tout était calme. La température, à la chute du jour, était supportable et nous jouissions pleinement de la tranquillité de ce beau soir. Les hommes, comme d'usage, avaient quitté la veste et étaient en bras de chemise. Mes enfants étaient en chemise et pieds nus, suivant la règle.

-----Soudain, nous v~~o~~ voyons sortir en courant du Laboratoire le Chef LE LAYEC, qui, affolé, nous crie :

- "Sauvez-vous vite, le feu est au Laboratoire. Tout va sauter."

.....

Il n'y avait au Fort ni pompes, ni bras, et l'eau était rare. Il n'y avait pas non plus le téléphone.

La Caserne la plus proche était au Pont CARTOUCHE, à 1.800 M. de là.

Je dis au Lieutenant SALE, dont le cheval sellé était attaché à proximité : - " Galopez jusqu'au Pont Cartouche; dites d'envoyer au pas de gymnastique tous les soldats disponibles et prévenez la Direction d'Artillerie, le Quartier GERBAULT et le Commandant Supérieur ".

Le Lieutenant part aussitôt à vive allure.

Je dis ensuite à ma femme :

- " Sauve-toi immédiatement avec les enfants. Cours te réfugier chez nos amis MARTIN ".

Ma femme, sans perdre de temps, part, entraînant les enfants presque nus. Je l'accompagne jusqu'à la sortie du Fort, portant mon plus jeune fils, âgé de deux ans, puis je reviens en courant à la caserne, où je rejoins le Chef LE LAYEC et l'Adjudant NADAL.

J'envoie LE LAYEC au Laboratoire en lui prescrivant d'évacuer ses étuves, ses échantillons de poudres, les feutres et les objets inflammables qu'il lui sera possible d'atteindre, puis de recueillir sables et graviers sur la route du Fort et de les répandre sur les foyers.

Puis, j'entraîne NADAL dans la chambre aux poudres et, l'un aidant l'autre, nous commençons à coltiner les caisses de poudre que nous transportons au pas de course à cent mètres de là, au pied du Merlon de la batterie basse de 240. Nous faisons dix voyages, vingt voyages, cinquante voyages toujours courant. Je suis exténué, et jamais je n'ai fourni un effort physique comparable à celui que j'ai déployé ce jour-là; mes jambes flagellent, ma tête tourne, mes bras sont endoloris, je suis inondé de sueur. Tout cela n'est rien! Nous ~~xxxxx~~ allons; nous courons, continuant sans trêve notre travail de forçats, nous attendant d'une seconde à l'autre à sauter avec le Fort - avec la ville.

LE LAYEC, de son côté, se démène de son mieux; mais le feu a gagné le plicher qu'il mange poutre après poutre, juste au-dessus des poudres. Aucun brandon enflammé ne tombe, et le feu se propage lentement, sans flammes. L'atmosphère est absolument calme et le vent est nul.

.....

Au bout de trois quarts d'heures d'angoisses et d'un labeur acharné, nous voyons accourir au pas gymnastique le Lieutenant PETITJEAN chargé des artifices, suivi d'une trentaine d'hommes du Détachement d'ouvriers, porteurs de pioches et de pics.

Je prélève la moitié des hommes, et les mets au coltissage des caisses de poudre. Suivi des hommes restants, le brave Lieutenant s'élance dans la fournaise sans une hésitation, et ces braves gens se mettent à attaquer le parquet, à en arracher les parties en feu, et à les jeter au loin.

Bientôt après arrivent une centaine de fantassins que j'emploie immédiatement à l'évacuation des poudres. Peut-être nous en tirerons-nous ?

Un quart d'heure plus tard, ce sont les artilleurs qui accourent. Je les emploie au même travail.

La grande salle basse est maintenant presque vide. Encore un effort et nous serons sauvés.

Vers 20 heures, la pompe de la ville fait son apparition. Une ancienne citerne, proche de la caserne, contient encore quelques dizaines de mètres cubes d'eau de pluie. La pompe, mise en batterie, peut fonctionner et l'arrosage méthodique et efficace des foyers commence.

Toutes les poudres sont enfin évacuées, nous sommes sauvés !

Vers 22 heures, tout danger est définitivement écarté. Les pompiers continuent à noyer les cendres.

Toutes les autorités alertées successivement, sont présentes :

Commandant Supérieur des Troupes, Chefs de corps et services, Capitaine de Gendarmerie, Maire de la Ville, etc.

On commence à discuter et à chercher les responsables. Il faut évidemment se couvrir.

Pourquoi cette accumulation de Poudres Noires ?

Pourquoi le feu a-t-il pris dans le Laboratoire ?

Pourquoi n'y a-t-il pas le téléphone ?

Pourquoi n'y a-t-il pas une pompe au Fort ?

Pourquoi ? - Pourquoi ? - Pourquoi ? -

.....

Il est certain que si le moindre brandon enflammé était tombé sur une caisse à poudre, tout sautait :

FORT et VILLE:

et qu'après la destruction de ST-PIERRE, il y eût eu l'anéantissement de FORT-de-FRANCE et la perte de ses 15.000 habitants.

X

X X

Rendons **grâce** aux puissances célestes qui permirent que ce nouveau cataclysme fût évité.

- F I N -

Le 22 Novembre 1943

Signé : R. LOTTE.

-----

M. K. M. M.

Villefranche-de-Rouergue  
Mairie historique sur la ville de

DE-FRANCE  
DES VILLES & VILLAGES  
MONOGRAPHIES

1943

1943



Le colonel René Pierre LOTTE est né en 1872 à Rochefort et il est le neuvième d'une fratrie de douze dont trois de ses aînés ont déjà embrassé la carrière des armes lorsqu'il s'engage en 1890 comme simple canonnier au régiment d'artillerie de marine à Lorient.

Comme deux de ses frères, il choisit l'artillerie de marine et poursuit une carrière complète qui lui permettra d'accéder au grade de colonel lors de son départ à la retraite en 1923.

Durant la grande guerre, en 1916, il va commander le 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie coloniale alors qu'il n'est que chef d'escadron.

C'est pour ses petits-enfants qu'il rédige ses mémoires militaires entre 1943 et 1944 et revient sur cinq périodes marquantes de son parcours.

Il disparaîtra quelques années plus tard, en 1946, alors qu'il habite Libourne.

Dans la préface de ses récits, il écrit :

*« Pièce, Feu ! » n'est pas un roman, c'est une suite de faits vécus qui jalonnent la carrière militaire d'un Français moyen qui, aimant passionnément la Patrie et l'Armée, a consacré à leur service les plus belles années de sa vie, sans égard pour sa santé et sans marchander ses peines.*

*Ces courts récits, sans prétention littéraire, ne sont pas destinés à la publicité. Je n'ai eu d'autre but en les écrivant que de donner à mes petits-fils le goût des Armes, celui du dévouement sans limite à la France, sans calculs égoïstes, sans arrière-pensée, et de développer et d'entretenir chez chacun d'eux un bon moral et un fonds de bonne humeur. »*

*Cette partie a été expurgée des informations personnelles et familiales afin de se concentrer sur deux événements marquants lors des ses séjours en Martinique : l'explosion de la montagne Pelée et l'incendie du fort Saint-Louis.*

*Nous tenons à remercier plusieurs descendants du colonel Lotte pour nous avoir autorisé à partager son récit et sa photo.*

